

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[94] (2006)**

Heft 1499

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Femmes qui écrivent, femmes écrivains, écrivaines

«Ayant été depuis toujours «instruite», éduquée, orientée selon les programmes scolaires élaborés par des hommes, selon les conceptions, la sensibilité, les intérêts, les habitudes d'esprit du grand peuple des hommes ; ayant appris les règles du langage écrit, telles que les a instituées peu à peu le génie masculin, les femmes ne peuvent guère avoir trouvé jusqu'ici, à part quelques remarquables exceptions, les formes verbales, littéraires, les expressions écrites de leur féminité. C'est dans la langue masculine, selon les schémas, le moule de l'intellectualité masculine qu'elles ont appris à lire et à écrire.¹»

E.J-R.

Alice Rivaz résume, dans son parti-pris pour une écriture dépendante du genre de son auteur-e, un des principaux problèmes qui se posent quand on aborde le thème de la littérature au féminin : existe-il une littérature féminine ou n'y a-t-il qu'une littérature, universelle, écrite tantôt par des femmes, tantôt par des hommes ? Mais à vouloir choisir trop rigoureusement l'une ou l'autre de ces alternatives, on court peut-être le risque de faire un choix plus politique que littéraire, car si l'universel politique suppose l'indifférence aux identités personnelles, l'universel littéraire suppose au contraire l'affirmation totale de la subjectivité.

Un monde littéraire très masculin, mais riche en écrivaines

Il y a d'abord le monde littéraire, objet d'études sociologiques, mais dont on ne sait pas grand-chose, surtout en Suisse romande où les études statistiques font défaut. À titre d'exemple, le principal prix littéraire romand, le Prix Michel Dentan n'a été remis depuis 1984, année de sa création, que six fois à une femme, dont la dernière en 1998. Autre estimation : les recensions de publications d'écrivaines dans le supplément culturel du *Temps* semblent ne représenter, sans l'appui de sources sérieuses, que moins d'un quart de l'ensemble des ouvrages cités. Quant à l'histoire littéraire enseignée dans les écoles romandes, elle ne fait, de l'avis des étudiant-e-s, qu'une place infime aux auteures (voir article p.15). Pourtant, la figure de l'écrivaine est devenue banale, et la Suisse romande ne manque pas de talents passés, présents, connus et moins connus, que l'on songe à Isabelle de Charrière, Mme de Staël, Corinna Bille, Yvette Z'Graggen, Anne-Lise Grobéty ou Amélie Plume.



Littérature au féminin: creuset de l'identité ?

Il y a ensuite les sujets de la littérature ou comment les écrivain-e-s mettent leurs personnages en scène. Dans son étude *Etats de femme*, Nathalie Heinich fait l'inventaire des rôles dévolus aux personnages de femmes dans la littérature tant féminine que masculine pour en conclure que «on découvre une fondamentale dissymétrie, qui tient à l'insistance de la problématique de l'identité dans le récit féminin, alors que c'est la possession – sexuelle notamment – qui est au cœur du récit masculin.²» Mais cette dissymétrie, pour autant que les femmes continuent de s'émanciper et de transformer la société, est sans doute vouée à s'estomper, car les hommes, moins convaincus de leur statut, commencent à s'intéresser à leur identité, et les femmes, moins soucieuses de se définir par rapport aux hommes commencent à s'intéresser à leur pouvoir – notamment sexuel. Pour preuve le sulfureux *Baise-moi* de Virginie Despentes³.

Avoir un style: paradigme d'une identité irréductible aux catégories

Il y a enfin le style, qui transforme le simple récit en littérature. Et le style déjoue toutes tentatives de catégorisation fût-elle celle de genre. En effet, un style ne peut être ni féminin ni masculin, il ne peut-être que l'émanation d'un individu dans sa complexité spécifique et pourtant il offre à la littérature son caractère universel. Reste à souhaiter que le style des écrivaines ne soit ni déconsidéré, ni insuffisamment reconnu parce qu'elles sont femmes, pour que la littérature puisse définitivement se réclamer de l'universalité.

¹Alice Rivaz, «Un peuple immense et neuf» (texte publié dans *La revue Suisse contemporaine*, décembre 1945, p.67, cité par *Littérature féminine en Suisse romande*, sous la direction de Danielle Deltel et Catherine Verdonnet, Université Paris X, 1996, p.63

² Nathalie Heinich, *Etats de femme*, Gallimard, 1996, p.330

³ Virginie Despentes, *Baise-moi*, J'ai lu, 2000

Paroles d'écrivaines

Profession: écrivaine

THÉRÈSE MOREAU

Quand je suis arrivée en Suisse et qu'il m'arrivait d'être interviewée on disait de moi «Thérèse Moreau, écrivaine, comme elle veut qu'on dise». Le temps a passé et un certain nombre d'autrices sont désormais écrivaines, mais pas toutes. Certaines se veulent auteur, voire auteure et écrivain. Elles affirment refuser que la biologie soit leur destin y compris linguistique. Car si le cerveau n'a pas de sexe, alors il ne saurait y avoir d'écriture différenciée selon les sexes et pourtant si j'adhère aux deux premières affirmations, je ne puis faire entièrement mienne la conclusion qui voudrait que, femmes et hommes, nous écrivions de façon identique et que ce qui nous différencierait ne soit que le talent, le génie. Mais, me direz-vous, l'écart individuel ne vous semble-t-il pas plus important que la déclinaison des sexes ? Vos consœurs n'ont-elles pas raison de répondre non à la question «les femmes ont-elles une écriture spécifique?»

Ecrire en tant qu'être humain ? Il est difficile de se mettre de soi-même du côté de la dite médiocrité, de l'amateurisme, du non-professionnalisme. Car écriture et féminité ne vont pas de concert. Etre écrivaine c'était, pour Flaubert et ses contemporains, «comme qui dirait putain, ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays du monde les femmes de lettres...» Pour d'autres le cerveau avait un sexe : «Si l'on avait fait l'autopsie des femmes ayant un talent original, comme Mme Sand, Mme Viardot, etc., on trouverait chez elles des parties génitales se rapprochant de l'homme, des clitoris un peu parents de nos verges.» Nous n'en sommes plus là, vont dire certain-e-s. Voire. Je pense aux propos orduriers tenus lors de la sortie du *Deuxième Sexe*, à l'enfermement pour folie de Charlotte Perkins, de Zelda Fitzgerald. Ecrire dans la francophonie reste l'un des derniers bastions du sacré, du sacralisé. Ecrire en tant que femme ? N'est-ce pas se couper du canon, renoncer de soi-même au Panthéon ? Se donner comme marginale et marginalisée ?

Pour moi, c'est, au contraire, m'inscrire dans une généalogie au féminin. C'est faire mien le matrimoine légué et trop souvent ignoré et méprisé. C'est lire et écrire après Jane Austen, Charlotte et Emily Brontë, Héroïse, Marie de France, Madame de Lafayette, Margaret Mitchell, Christine de Pizan, Nathalie Sarraute, Madame de Sévigné, Mary Shelley, Flora Tristan, Christa Wolf, Virginia Woolf, Marguerite Yourcenar.... Celles que j'aime et que j'admire comme celles qui m'énervent, m'agacent.

Et si je pourrais penser que la littérature n'a pas de sexe, je sais que la critique littéraire en a un. Sinon comment expliquer l'oubli dans lequel était tombée Christine de Pizan malgré son immense renommée ? Comment expliquer l'indifférence qui a entouré la sortie en 1939 de *Tropismes* de Nathalie Sarraute ? Comment rendre compte de la si petite place que prennent les écrivaines contemporaines dans le monde de la critique ?

Alors je me dis qu'il y a, tout le monde le dit, une littérature régionale, une littérature nationale. Pourquoi n'y aurait-il pas une littérature construite selon les genres où l'universel ne serait pas

incompatible avec le personnel, où le privé serait politique. C'est pourquoi après une petite promenade au phare je m'en vais aller prendre le thé sur l'Acropole avec *Mrs Dalloway*.

La Maison des Pères Lettre à Monique Laederach (1938-2004)

SILVIA RICCI LEMPEN

Chère Monique,

Nous n'étions pas amies, nous nous connaissions peu, mais voyez-vous, maintenant que vous êtes morte, vous me manquez, ce qui me manque est votre voix disant des choses que plus personne ne dit : «Rébellion ? dit-elle, et elle cherche encore / Un mot que j'ai appris, oui. / Seulement, je ne suis pas légitime, tu comprends ? / Je n'ai jamais de légitimité. / Les autres, oui *».

Je viens de lire, dans *Le Monde Diplomatique* de décembre 2005, un beau texte de Carlos Fuentes, intitulé *Eloge du roman*. L'écrivain mexicain y plaide pour la reconnaissance de l'universalité des grands romanciers de toutes les cultures : Cervantès, Kafka, Faulkner et bien d'autres se rencontrent dans un lieu de discours, de pensée, de mémoire et d'imagination que «chacun et chacune d'entre nous porte en soi». «Chacun et chacune», oui... mais par quel hasard une seule femme, Nadine Gordimer, est-elle mentionnée – et encore, en passant, sans aucun développement sur son œuvre – parmi ces grands censés servir de phares à celles et ceux qui tentent de s'inscrire, en écrivant, dans la littérature du monde ? Vous le disiez, vous, qu'il n'y a pas de hasard, vous en parliez, vous, de cette douleur de n'être au mieux qu'une invitée dans la maison des pères. On vous répondait, des femmes elles-mêmes vous répondaient : le sexe, quelle importance ! N'avez-vous pas entendu qu'il est question d'universel ?

Je crois savoir que l'universel, ce n'était pas votre tasse de thé, mais si vous étiez encore là, je crois que je trouverais le courage de vous soumettre une hypothèse dérangeante. J'ai cru remarquer, surtout ces dernières années, que les livres de femmes qui ont le plus de succès sont ceux qui ne prétendent pas toucher à l'universel, ce qui permet de les trouver «bons» sans avoir à dire qu'ils sont «grands».

Se rébellier, mais contre qui, mais contre quoi ? «Et toi, tu, misérablement dans ton insuffisance¹» Venue d'où, cette perpétuelle insuffisance ? A nous commune, pourtant la mienne si différente de la vôtre. «Les femmes écrivains ont en commun peu de choses, sinon d'être constamment sur la défensive», écrit Geneviève Brisac². «Si peu confiantes et si peu au centre d'elles-mêmes». En somme : comment être sûre que je ne suis pas folle ?

¹Monique Laederach, *Si vivre est tel*, L'Age d'Homme/Ecrits des Forges, 1998

²Geneviève Brisac, *La marche du cavalier*, L'Olivier, 2002

Droz et Zoé: deux parcours de femmes éditrices.



Le monde du livre et de l'édition a été, comme toute profession artisanale, un monopole masculin jusqu'au siècle dernier. Si quelques femmes ont été publiées auparavant, peu, très peu publiaient.

Et pourtant deux femmes ont décidé de se consacrer à l'édition.

La première, Neuchâteloise, s'est lancée dans cette aventure juste après la Première Guerre mondiale, la seconde, genevoise, dans les années 1970.

Deux femmes aux parcours atypiques et aux motivations différentes, elles se sont vouées entièrement à l'édition, profession prenante et passionnante, mais aussi difficile et financièrement toujours risquée.

CORINNE TADDEO

Eugénie Zahn est née à La Chaux-de-Fonds en 1893. À 20 ans, après avoir enseigné le français trois ans en Silésie, elle revient à Neuchâtel où elle suit les cours du médiéviste, philologue et linguiste Arthur Piaget qui, très vite, la fait participer à ses propres travaux de recherche. Sa licence obtenue, elle part à Paris durant la Première Guerre mondiale afin de poursuivre ses études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Celles-ci achevées, elle ne trouve pas d'éditeurs pour publier les résultats de ses recherches sur les manuscrits du Moyen-âge puisque la plupart des éditeurs spécialisés dans ce domaine ont très largement ralenti leurs publications, voire ont disparu. Elle décide donc de les éditer elle-même. Elle reprend le nom de sa mère, Droz, et ouvre en 1924 à Paris une librairie. Fille d'éditeur, ce métier ne lui est pas inconnu.

Edition érudite

Associant pignon sur rue et édition érudite, Eugénie Droz reconstitue une sorte de réseau intellectuel médiéviste, reconduisant, d'une certaine manière, la tradition des salons du XVIII^e siècle. De nombreux érudits, philologues, historiens se retrouvent dans sa librairie et publient aux éditions Droz leurs recherches. Restée à Paris jusqu'en 1947, elle maintient ses activités durant toute la Seconde Guerre Mondiale. Après son arrivée à Genève, les éditions Droz restent une référence en matière d'édition universitaire. Sa vie, telle qu'elle est décrite dans les quelques textes publiés, semble tout entière consacrée à son travail exigeant d'éditrice et de chercheuse.

Eugénie Droz a réussi à se faire une place dans un monde d'hommes. Rappelons pour mémoire qu'en France jusqu'au premier quart du XX^e siècle, l'imprimerie est interdite aux femmes. Éditer des livres érudits est donc éditer dans un milieu exclusivement masculin. La singularité de ce parcours, ainsi que la particularité de ce qu'Eugénie Droz publiait, lui a vraisemblablement permis de saisir l'occasion de faire une brèche dans ce monde si fermé.

Editions peu conformistes

Le parcours de Marlyse Pietri-Bachmann est différent. Son engagement dans l'édition relève plus « d'une vocation dans le sens où le mouvement qui m'entraîne depuis trente est irrésistible : c'est l'amour des livres, le goût de la découverte de nouveaux écrivains, le plaisir de transmettre leurs histoires, leur façon de décrypter le monde. ». Et même s'il s'agit d'une « décision tardive, dans l'ignorance quasi totale du métier », l'engagement dans les mouvements contestataires de la fin des années 60 lui a permis d'oser l'aventure et « l'esprit de 68 a suppléé [à l'ignorance du métier grâce à] l'assurance qu'il fallait agir sur la foi d'une idée forte, le goût du risque ».

La création des Editions Zoé en 1975, répond, elle aussi, à la perception d'un manque, celui « de maisons qui publient des récits de vie, des biographies orales, il manquait des traductions d'écrivains vivant dans l'autre partie de la Suisse, et il manquait aussi d'éditeurs qui avaient le goût de textes peu conformistes. »

Les choix éditoriaux n'ont pas été influencés par les mouvements féministes du début des années septante « sinon par le biais de l'ouverture extrême propre à l'esprit des femmes [et] nos choix étaient fondés sur l'écriture davantage que sur les sujets traités. [...] Nous étions considérées comme féministes parce que nous étions des femmes qui travaillions sur de grandes machines d'imprimerie, et parce qu'il n'y avait pas d'homme dans la maison. Cette image occultait nos choix littéraires, mais elle suscitait de la sympathie. Celle que l'on ressent pour les nouvelles venues, pour celles qui osent. [...] Et si nous avons travaillé ensemble, à quatre puis à trois femmes, en association pendant six ans, c'est parce que la manière de Zoé d'envisager le travail éditorial était novateur et pas assez rationnel pour un homme. [...] C'est un métier très exigeant qui ne laisse pas de répit. [...] Si j'avais eu des enfants, j'aurais probablement été obligée d'abandonner l'édition, je n'aurais pas eu assez de moyens pour mener de front une maison peu rentable et élever une famille ».

Si ces deux parcours ne sont pas intrinsèquement liés au féminisme, chacun a été possible dans sa mouvance. L'effervescence des années vingt en France et celle des années septante ont été porteuses d'un esprit de liberté qui a donné à ces femmes l'audace de se lancer dans cette aventure. Ayant su se nicher dans un marché spécifique - l'érudition et la littérature romande et alémanique - ces deux femmes, par leur persévérance et leur engagement total et leur exigence dans leur travail, ont réussi. Les éditions Droz et Zoé sont, chacune dans leur domaine, des maisons d'éditions réputées et respectées pour la qualité de leurs publications.

www.droz.org/
www.editionszoe.ch/

«On étudie pas les œuvres des femmes au Collège de Genève»

Le programme de maturité fédérale en Suisse est clair: au moins un auteur suisse doit être abordé au cours des deux dernières années de Collège en cours de français. Mais qu'en est-il des femmes auteurs, y-a-t-il un règlement qui oblige les enseignants à étudier une écrivaine ?

Eh bien non ! Les élèves, au sortir du Collège, peuvent ne jamais avoir réellement abordé des auteures ou des personnages féminins. Pourquoi une telle négligence à l'encontre des femmes qui ont fourni un travail aussi important que celui des hommes et qui demeurent pourtant marginalisées ?

AMAL

En 2004, face à cette absence injustifiable des femmes dans les programmes scolaires, certaines élèves ont décidé, par voie de pétition, de prendre les choses en main et de faire que les élèves ne soient pas totalement « ignorant-e-s » de l'histoire des femmes et qu'ils réalisent que les femmes aussi (et peut-être surtout) ont joué un rôle dans l'Histoire, dans la littérature et dans les arts.

Les élèves suivent les cours qu'on leur propose et sont, d'un certain point de vue « soumis » à ce qu'on veut bien leur apprendre. Si le professeur d'histoire préfère parler plus longuement de Louis XIV plutôt que du régime de Bismarck et pas du tout des suffragettes, par exemple, c'est son droit. Mais cela n'est pas en la faveur des élèves, qui eux ont tout à fait le droit de connaître l'histoire des femmes, ou du moins, d'avoir quelques notions relatives quant aux écrivaines, artistes et scientifiques. De plus, faire place aux femmes dans les enseignements littéraires ou historiques serait l'occasion, pour celles et ceux qui ne sont pas du tout intéressé-e-s par les luttes féministes et qui pensent que cette volonté d'ouverture sur le monde féminin est absurde, de réaliser que les femmes, elles aussi, ont accompli des choses dignes d'être étudiées...

Les collégien-ne-s réagissent

Après la prise de conscience de cette injustice, certaines et certains ont lancé une initiative, qui fut signée par de nombreux élèves dans l'ensemble des collèges de Genève (une centaine de signatures seulement au Collège de Staël). Les signatures n'ont pas toujours été faciles, en raison du côté féministe de cette demande (rappelons-le, nous nous trouvons dans une société où le féminisme est souvent considéré comme « une lutte inutile dans une société où la femme est l'égal de l'homme »), malgré tout, à coup de persévérance et d'insistance, les élèves sont devenu-e-s de moins en moins réfractaires et les signatures se sont multipliées.

En fin de compte, ces jeunes personnes demandaient que leur culture générale soit plus élargie, moins limitée aux frontières inconsciemment machistes que les programmes scolaires ont érigées ; en sachant que la société de demain sera le reflet de ce qu'on lui aura enseigné. Si les femmes illustres sont oubliées, cette mauvaise habitude de considérer que tout travail effectué par une femme est forcément peu digne d'intérêt perdurera et les inégalités culturelles de genre persisteront. Voilà où doit se mener le débat pour une égalité des sexes concrètement réalisable à l'école.

Petite évolution

Aujourd'hui, suite à la pétition, qui a circulé dans les Collèges de Staël et Rousseau notamment, la situation semble s'être améliorée : il n'y a toujours pas d'obligation, néanmoins une recommandation a été faite aux enseignant-e-s afin qu'ils/elles abordent plus d'auteurs femmes ou de personnages historiques féminins. Cela s'applique particulièrement en cours de littérature française, espagnole, italienne, allemande et en cours d'histoire. Mais, cette recommandation, en vigueur depuis l'année scolaire 2004-2005, semble être une manière de faire taire celles et ceux qui réclamaient le changement, sans réellement prendre en compte la complète demande des pétitionnaires. Car il reste une question sans réponse: pourquoi toujours rien n'est-il mis en place par le Département de l'Instruction publique pour promouvoir une certaine parité dans les programmes scolaires ? Pourquoi l'oubli des femmes dans ce qui est enseigné est-il si peu discuté ? Peut-être parce que dans l'inconscient collectif, les femmes, de par leur condition servile et leur position d'extrême soumission n'ont joué aucun rôle dans l'Histoire, laissant les grands exploits à leurs époux. Mais cette pensée n'est-elle pas un peu trop facile ? Vouloir reléguer les femmes au second plan, prétextant une mise de côté volontaire de leur part, n'est-ce pas simplement jouer la carte de l'hypocrisie ? Le gros problème est le suivant : nous vivons dans un monde patriarcal où tout le monde, parfois inconsciemment, considèrent le masculin comme universel. En d'autres termes, parler des femmes, c'est parler du féminisme et non pas de la deuxième moitié de l'humanité.

Ecrire? A condition que ce ne soit pas de la littérature

Entretien avec Valérie Cossy, enseignante en Etudes genre à l'Université de Lausanne

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN SCHIESS

L'émilie: Les femmes ont-elles toujours été présentes dans la littérature ?

Valérie Cossy: Avant les travaux de chercheuses féministes dans les années 1970, on pensait que la littérature des femmes n'avait commencé qu'avec le 19^e siècle et le genre romanesque. Or on sait aujourd'hui que les femmes ont de tout temps été présentes dans la création littéraire, et la question à se poser est en fait celle de la transmission, ou plutôt de l'oubli: comment se fait-il que de génération en génération, la trace de leur écriture n'ait pas été gardée ? Jusqu'au 20^e siècle, chaque génération de femmes a ainsi été confrontée à l'absence de modèles féminins hérités du passé. Il s'agit donc plus d'un problème de mémoire que de création.

L'émilie: Comment l'écriture féminine a-t-elle pu accéder à la reconnaissance ?

V.C.: Une étape marquante a été franchie au 18^e siècle, au moment où les femmes se mettent à écrire pour gagner leur vie. Virginia Woolf l'a bien montré pour le cas de l'Angleterre, où l'apparition des maisons d'édition leur a permis d'écrire chez elles et de ne pas dépendre des réseaux de patronage aristocratiques. L'essor du marché du livre s'est étendu un peu plus tard à la France qui a connu à son tour une certaine démocratisation des réseaux de publication, ce qui a permis à un nombre croissant de femmes d'investir notamment le domaine du roman sentimental, du roman noir ou du mélodrame.

L'émilie: Elles vont donc se consacrer à un genre bien spécifique...

V.C.: Oui, le prix de ce progrès, qui est un progrès paradoxal, c'est qu'on va permettre aux femmes d'écrire dans certains genres et dans certaines formes tout en leur faisant comprendre que la Littérature, celle avec un grand L, n'est pas censée être un domaine pour elles. Pour justifier leur apparition dans l'espace public de l'écriture, elles invoquent souvent des conditions matérielles, comme une famille à nourrir. Ecrire pour de l'argent est donc en quelque sorte une bonne excuse pour publier, mais par là même elles se retrouvent exclues du domaine de la création artistique à fort capital symbolique.

L'émilie: En Suisse romande, la dénonciation de ces discriminations est-elle d'abord le fait d'écrivaines ou de militantes, ou des deux à la fois à l'image de Virginia Woolf ?

V.C.: Le texte fondateur de la critique féministe en littérature est en effet *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, paru en 1929 : elle est la première à avoir thématiqué le problème et à avoir inscrit la création littéraire dans le cadre plus large des conditions socio-matérielles. Celle qui l'a posé de façon explicite pour la Suisse romande est Alice Rivaz, qui est elle-même une lectrice de Woolf. En 1945 déjà, avec son essai *Un peuple immense et neuf*, elle dénonce le « silence des femmes » qu'elle

décrit comme effrayant, du fait qu'on ne les voit pas et qu'on ne les entend pas dans le monde et l'histoire de la littérature. Elle en a fait d'ailleurs elle-même l'expérience quelques années plus tôt, ayant participé avec Ramuz à la préparation d'une anthologie de poésie française qui finalement ne sera publiée que sous le nom de ce dernier. A travers la lecture de poétesses du passé, elle a donc été amenée à s'interroger sur la valeur du canon littéraire, sur les raisons qui font qu'on retient certains auteurs et pas d'autres, que certaines qualités esthétiques sont jugées préférables, certains thèmes plus sérieux que d'autres.

L'émilie: Aux côtés d'Alice Rivaz, quelles ont été les autres précurseuses de la critique féministe dans la littérature romande ?

V.C.: Si on peut dire d'Alice Rivaz qu'elle a été la première à s'assumer pleinement comme féministe et écrivaine, d'autres femmes de sa génération ont créé des œuvres tout à fait intéressantes et riches. Je pense notamment à Catherine Colomb, à Monique de Saint-Hélière ou un peu plus tard à Corinna Bille : elles ont toutes dû se confronter à un milieu et à une culture littéraire massivement androcentriques.

L'émilie: De quelle manière concrète s'exprimaient ces résistances masculines ?

V.C.: Je ne crois pas qu'au niveau de la création et de la publication elles aient rencontré d'obstacles majeurs. Dans l'ensemble on peut dire que leurs œuvres ont été plutôt bien reçues et encouragées par leurs pairs : Alice Rivaz a été soutenue publiquement par Ramuz, Catherine Colomb a gagné des prix. Elles écrivent à une époque où l'on commence quand même à admettre que des femmes peuvent créer des œuvres d'importance. En revanche, le problème se pose dès lors qu'il s'agit d'écrire tout en étant l'héritière de normes, d'un système de représentation qui lui-même est androcentré. On en a un témoignage significatif à travers les lettres de Ramuz à Alice Rivaz, où il réagit à *La paix des ruches*, un roman quasiment pamphlétaire écrit sous la forme d'un journal intime qu'une femme mariée tient en cachette de son mari. Bien qu'il lui concède des qualités formelles, il laisse entendre qu'il s'agit somme toute d'un sujet « de femmes » et donc « secondaire » parce que pas universel.

L'émilie: Comment y ont-elles fait face ?

V.C.: Même si ces écrivaines n'ont pas laissé de réflexions théoriques, elles ont bien identifié ce qui a été mis en évidence par Simone de Beauvoir par rapport à la littérature : le fait que le féminin y a traditionnellement servi à signifier une forme d'altérité ; les femmes ne sont jamais là pour elles-mêmes. Elles se heurtent ainsi à un problème de représentation que leurs collègues masculins peuvent se permettre d'ignorer. Déjà Virginia Woolf avait lancé aux romancières contemporaines le défi de

créer des personnages de femmes ordinaires qui échappent à l'alternative traditionnelle de l'héroïne abjecte ou grandiose, ce qui montre bien la difficulté pour les femmes de s'approprier la littérature et de créer du neuf à partir de leur posture d'énonciation. Ce n'est donc pas un hasard si, pour exister en tant qu'écrivaine, Catherine Colomb inaugure sa carrière par un roman, *Pile ou face*, dans lequel elle démolit à coups d'humour noir le mythe de l'Amour avec un grand A, et par là l'idée même du couple hétérosexuel. C'est en fait à l'aliénation des femmes qu'elle s'attaque. Il est d'ailleurs intéressant de noter que lorsque ses œuvres complètes ont été publiées il y a dix ans, les éditeurs ont hésité à inclure ce roman, y voyant comme une erreur de jeunesse non représentative, alors qu'il s'agit en fait de l'acte fondateur de son œuvre.

L'émilie: Qu'en est-il aujourd'hui ? Peut-on dire que le monde littéraire romand a fait une place aux femmes ?

V.C.: Les femmes restent encore largement minorisées. Cela se voit notamment à leur sous-représentation dans l'attribution de prix littéraires et dans le faible nombre de comptes-rendus qui leur sont consacrés dans la presse. Et comme l'a fait remarquer Monique Laederach, les écrivaines d'ici souffrent d'une double exclusion, en tant que femmes et en tant que romandes, c'est-à-dire à la fois par rapport aux hommes et au champ littéraire français. Elle-même d'ailleurs cherche à retourner dans son œuvre poétique certains mythes centraux - notamment les couples mythiques comme Orphée et Eurydice, Eros et Psyché, Pygmalion et sa créature - dans la construction symbolique du genre et qui continuent à structurer les imaginaires littéraires. Mais si quelques écrivaines comme elle ou encore Anne-Lise Grobéty ou Sylviane Dupuis ont continué à questionner la place particulière des femmes dans la littérature, soulever cette question devient aujourd'hui de plus en plus difficile. C'est ce que dit Geneviève Brisac lorsqu'elle souligne l'impossibilité de l'évoquer sous peine de se condamner au point de vue communautaire qui ferait des femmes un groupe à part et qui serait incompatible avec l'Universalité que la Littérature est censée incarner. Cela est un enjeu très spécifique au monde littéraire et politique français, mais qui exerce une forte attraction sur la littérature romande. On le voit bien avec le cas d'écrivaines qui sont bien reconnues et intégrées chez les éditeurs français, comme Agota Kristof, qui se distancient radicalement de ce type de questionnement. Pourtant la question du genre n'est pas dépassée en littérature, loin de là : on n'a pas atteint le moment où les femmes n'auraient plus à se poser cette question. Or, cette démarche implique qu'on désacralise la littérature, alors qu'on est encore très attaché à une idée romantique de la littérature, comme si elle n'était pas traversée par des rapports de pouvoir et des intérêts particuliers.

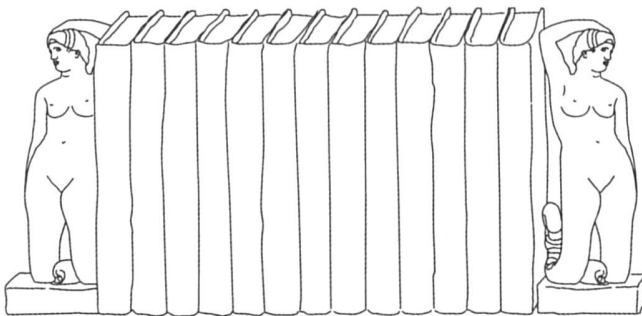
L'émilie: Quelles pourraient être les pistes à suivre pour rendre plus visible l'écriture féminine ?

V.C.: Je pense qu'on pourrait par exemple se tourner vers le monde anglo-saxon, qui a fait l'effort de rechercher des textes écrits par des femmes, de constituer des anthologies pour que leurs œuvres soient transmises au public et aux générations futures.

Réception de *La paix des ruches*, de Alice Rivaz

ANNE-FRANÇOISE PRAZ

A la parution du roman d'Alice Rivaz, *La Paix des ruches*, le journal romand *Servir* lance un sondage : Mme Bornand, l'épouse déçue mise en scène dans le roman, est-elle « caractéristique de l'éternel conflit entre les hommes et les femmes et ce conflit ne serait-il pas particulièrement aigu dans notre pays ? » Les réponses sont publiées le 15 juillet et le 5 août 1948, sous le titre « *Psychologie de l'amour en Suisse* ». Toutefois, à lire la douzaine de lettres publiées, plusieurs lectrices dépassent la lecture « psychologique » pour mettre en évidence les rapports de pouvoir, et la conclusion du journal confirme cette approche : « Plusieurs de nos correspondantes notent que la femme suisse a le sentiment d'être inférieure à l'homme. »



A l'exception d'un témoignage affirmant que les difficultés du mariage sont bien inférieures aux « larges compensations » qu'il procure, les lectrices reconnaissent que le roman décrit bien leurs frustrations d'épouses. Certaines incriminent l'« égoïsme », le « manque d'égards » ou de « galanterie » des maris suisses, défauts moins répandus chez les maris étrangers (!). Le problème résiderait surtout dans l'incapacité des époux à supporter toute velléité d'indépendance chez leurs femmes. Si pour l'une ou l'autre lectrice une réforme radicale de l'institution du mariage ou de l'éducation des garçons s'impose, pour d'autres il s'agit encore et toujours d'exhorter les femmes à se montrer plus aimantes, plus intelligentes et plus résolues pour faire valoir leur opinion au sein du couple.

Selon les réponses des hommes, l'héroïne du roman manque singulièrement d'imagination, de volonté ou de ressources, et un lecteur va même jusqu'à « conseiller le suicide à toutes les femmes semblables, car il faut en être une bonne fois débarassé » ! Un « homme de science » et mari indigné détaille les défauts de cette « Madame Bovary à l'échelle romande », qu'il généralise à « nos adorables compagnes » : « Je crois qu'il arrive très souvent au mari de souffrir du désert intellectuel d'en face (...) Pour nos charmantes compagnes, l'amour est avant tout une monstrueuse hypertrophie du moi (...) le tout se mêle à une sentimentalité aussi poisseuse que déplacée, qui provient de cette affreuse littérature féminine. »